

Une nouvelle amie Transfiction

Mathieu Séguin-Tétreault

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78414ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Séguin-Tétreault, M. (2015). Compte rendu de [Une nouvelle amie : transfiction]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 10–11.



Une nouvelle amie

Transfiction

Brassant les notions de désirs refoulés et d'identités troubles sur fond d'amitié macabre, d'amour retors et de complicité perverse, François Ozon brouille les apparences, les genres et les sexes dans son quinzième long métrage qui lui permet une fois de plus de jouer à la poupée. Conte de fées entre Hitchcock et Almodóvar qui renforce les idées préconçues sur la féminité, à grand renfort de rimmel et de Nicole Croisille, **Une nouvelle amie** constitue somme toute un curieux objet transgenre plus subversif qu'il n'y paraît.

Mathieu Séguin-Tétrault

David et Claire sont liés par la mort de Laura, femme de l'un, meilleure amie de l'autre. Alors que leur souffrance commune en révèle une autre, celle d'une personnalité qui les étouffe, ils se reconstruisent grâce à une autre femme, Virginia, celle que devient David. Endossant leur désir de féminité, travestissant la réalité et maquillant leur identité, ils révèlent alors leur vraie personnalité.

Histoire de renaissance et de substitution (comme son titre l'indique), ce parcours affable sur deux êtres en quête d'eux-mêmes questionne cet obscur objet qu'est le désir. Désir de l'autre. Désir d'être l'autre. Désir d'être autre. Cette part d'inquiétude et d'ambiguïté qui sommeille en chacun de nous, Ozon la dissèque depuis toujours dans ses films. Et ce qu'il raconte ici, c'est non seulement l'éveil charnel d'un jeune veuf qui consolide son envie de se travestir en femme, suite à la mort de la sienne, mais aussi le retour à la lumière d'une garçonne qui a toujours vécu dans l'ombre étouffante de son amie d'enfance, plus féminine qu'elle.

Mais devenir femme pour Ozon, c'est passer nécessairement par dix couches de fond de teint, les talons hauts, les mises en plis, les robes fleuries échancrées, le gloss et les glitters, comme si l'expression de la féminité ne dépendait que de cette mascarade réduite à l'apparence et à l'illusion. En s'affranchissant de toutes justifications psychologiques et motivations profondes de ses personnages en pleine crise identitaire (personnelle et sexuelle), Ozon frôle constamment la caricature en maquillant jusqu'au bout des ongles un Romain Duris qui, entre bouffonneries grotesques, parades de mode et virées shopping entre filles, semble obnubilé par la recherche de la performance.

Femmes en devenir, femmes-poupées, femmes-enfants, les héroïnes chez Ozon, diront ses détracteurs, traduisent sa vision outrancière de la féminité, du fétichisme, de **8 Femmes** à la jeune prostituée automate de **Jeune & jolie**. Mais ce serait oublier toute la dose queer qu'il injecte depuis ses débuts dans le cinéma populaire français, de même que la réflexion sur la différence et la question du genre qu'il creuse ici, dans

Photo : Désir de l'autre. Désir d'être l'autre. Désir d'être autre.



cette histoire d'amour entre un homme qui aime les femmes – jusqu'à en devenir une – et une femme qui finalement aime les hommes déguisés en femmes (ou peut-être même les femmes tout court). Et le sujet du travestissement ne lui sert que de prétexte à parfaire, à l'aide d'un plaisir évident, sa métaphore sur le cinéma et le théâtre, arts du déguisement, du factice et de l'artifice.

De la comédie américaine (*Some Like It Hot*, *Victor Victoria*, *Tootsie*, *Mrs. Doubtfire*) à la comédie française (*La Cage aux folles*, *Tenue de soirée*, *Chouchou*), en passant par le suspense (*Psycho*, *The Crying Game*), le drame psychologique (*L'Année des 13 lunes*, *Boys Don't Cry*, *Laurence Anyways*) et la série B (tout Ed Wood et John Waters), la figure du travesti traverse les genres au même titre qu'*Une nouvelle amie* les traverse. Film doublement transgenre donc, mêlant féminin/masculin et homo/hétéro/bisexualité, cette *love story* glamour flirtant avec le marivaudage et la comédie burlesque se travestit sans cesse, passant de l'érotisme vintage de De Palma à la morbidité obsessionnelle de Chabrol. Film noir maquillé en mélo banlieusard chic à la Douglas Sirk, ce thriller au décor clinquant, digne des *soaps* des années 1980, emprunte surtout au débordement farcesque d'Almodóvar, à *Vertigo* (et à sa matrice: l'obsession pour une femme qui disparaît, puis revient dans la peau d'une autre), de même qu'à *La Femme d'à côté* (pour la partie de tennis, les trench-coats cintrés et le triangle amoureux déchirant).

À partir de ce jeu de références filmiques, Ozon s'impose maître de jeu de fausses pistes et de trompe-l'œil, composant un univers ludique et foisonnant, où toute certitude est un leurre: d'entrée de jeu, les premiers plans trompeurs donnent

l'illusion qu'une jeune femme se prépare pour une cérémonie de mariage, alors qu'il s'agit en fait d'une défunte que l'on maquille dans son cercueil. Le film acquiert par la suite une dimension quasi *polanskienne* en multipliant les scènes fantasmagiques ou oniriques, reconnaissables comme si elles clignotaient. Et voilà peut-être l'un des grands paradoxes du cinéma d'Ozon: alors que tout est complexe et sibyllin chez les personnages, la forme demeure impeccablement huilée et surligne chaque intention de mise en scène. Mais c'est ce goût assumé pour un cinéma pop, coloré et *camp* à l'ancienne qui permet de normaliser le travestissement et de rendre séduisants les désirs minoritaires grâce à la création d'une atmosphère ouatée, d'un monde kitsch et lumineux évoquant les contes de fées et d'un univers fabriqué qui se situe hors du temps et dans un espace à part, celui du récit.

La quête de soi à travers la fiction: tel est le vrai sujet qui permet au cinéaste de construire une fable idéale par le biais de sa foi en les histoires et les images, bref du cinéma, instrument d'utopie où il devient possible de

réinventer le concept de genre et de pervertir de l'intérieur les modèles classiques et dominants de cette construction sociale figée qu'est la famille. Car cette réflexion sur le couple et la parentalité, qui débute par l'enterrement du rêve familial traditionnel, bouscule le postulat que tout enfant a besoin d'un modèle paternel et maternel en suggérant qu'une seule et même personne pourrait occuper ces deux rôles préétablis. En s'affranchissant d'un carcan social pour se (re)trouver, se (re)construire et se libérer, les personnages se réinventent eux-mêmes et créent une communauté familiale fonctionnelle dans un monde absolu où chacun peut trouver sa place, être soi et cheminer vers un avenir où tout sera possible, loin du contexte crispé de la société française et du regain infect d'homophobie qui y a récemment déferlé.

Déroutant dans la douceur et grave dans la légèreté, cette ode à la liberté d'aimer qui et comme on veut recourt au *blush* et aux froufrous pour affirmer les contours de la féminité. Au confluent de désirs transgressifs, de corps impatients et de glissements d'identité, *Une nouvelle amie* échappe au drame théorique sur la tolérance et s'amuse avec la confusion des genres en opérant une réorchestration du masculin et du féminin. ☺

► Cote: ★★★½

■ **Origine:** France – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 47 – **Réal.:** François Ozon – **Scén.:** François Ozon, d'après la nouvelle *Une amie qui vous veut du bien* de Ruth Rendell – **Images:** Pascal Marti – **Mont.:** Laure Gardette – **Mus.:** Philippe Rombi – **Son:** Guillaume Sciana, Benoît Hillebrant, Jean-Paul Hurier – **Dir. art.:** Michel Barthelemy – **Cost.:** Pascaline Chavanne – **Int.:** Romain Duris (David/Virginia), Anaïs Demoustier (Claire), Raphaël Personnaz (Gilles), Isild Le Besco (Laura), Aurore Clément (Liz), Jean-Claude Bolle-Reddat (Robert) – **Prod.:** Éric Altmayer, Nicolas Altmayer – **Dist. / Contact:** Métropole.